

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre VI

Telle fut la première partie de mes premières amours sérieuses qui ne passèrent pas, naturellement, inaperçues de don Inginio, qui n'y mit pas d'obstacle, cependant, considérant que le fils de Gomez Herrera et la fille de Rivas étaient destinés l'un à l'autre, par la loi sociologique qui régit les grandes maisons patrimoniales dans l'esprit des fervents, encore nombreux, de ces aristocraties de jeune ou de vieille souche. Cet astucieux politique de village calculait sans doute que, si mon père ne possédait pas une fortune très solide, l'avenir qui s'offrait à moi serait cependant, grâce à mon nom, facile et brillant, surtout si *petit père* et lui se donnaient la peine de me créer une situation. Ni à l'un ni à l'autre, les moyens ne manquaient pour cela, et les deux réunis pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient.

Petit et gros, avec la barbe blanchissante et les moustaches jaunies par l'abus du tabac, les cheveux grisonnants, les yeux petits et perçants à moitié cachés par d'épais sourcils blancs et hirsutes, le teint foncé, mi-olivâtre, mi-rougeâtre, don Inginio ressemblait physiquement à un vieux lion paisible ; moralement, il était plein de bonté, surtout lorsqu'il ne s'agissait pas de ses intérêts, rendant

service à ses amis, affectueux avec sa fille, libre de préoccupations sociales et religieuses, de conscience élastique en politique et en administration, comme si le pays, la province, la région étaient des abstractions inventées par les habiles pour se servir des simples, rusé et de parole grossière dans les conversations, à l'imitation des anciens gauchos piliers d'auberges et de cabarets. Il restait rarement entre Thérèse et moi : il préférait que le destin tissât sa toile, prompt cependant à intervenir au moment opportun pour la meilleure réalisation de ses projets. Quoiqu'il connût en grande partie mes diableries et mes excès, il ne semblait pas craindre que j'abusasse de la situation, peut-être à cause de son absolue confiance en Thérèse, peut-être parce qu'il comptait sur ma crainte et mon respect pour lui, se considérant comme suffisamment défendu par son prestige et mon propre intérêt. Pour me prouver ce qu'était cet intérêt, il me disait parfois que mon père et lui feraient de moi « *tout un homme* », me faisant miroiter la fortune et le succès. Thérèse, en l'écoutant, approuvait chaleureusement et je restais perplexe et intrigué, sans pouvoir deviner ses plans.

- *Que veut dire don Inginio quand il parle de faire de moi « tout un homme » ?* – demandai-je un jour à Thérèse. – *Il t'a*

parlé de cela ?

- *Peut-être* – répondit-elle avec un sourire indéfinissable, plein de réticences. – *La seule chose que je puis te dire* – ajouta-t-elle très affirmative –, *c'est que mon papa t'aime beaucoup et qu'il fait toujours ce qu'il dit.*

Je n'allai pas tarder, pour la punition de mes péchés, à connaître ces projets qui devaient m'apporter les premiers jours malheureux de ma vie.

Entre temps, et comme si elle craignait un chagrin futur, Thérèse me montrait une affection chaque fois plus tendre, enthousiaste et confiante, et me regardait avec une certaine admiration, qui caressait mon amour-propre.

Satisfait pour le moment de ces agréables sensations, je n'essayai pas de recommencer la tentative avortée et gardai une attitude correcte, donnant issue à l'excès de ma vitalité et à mon besoin insatiable d'action, dans des courses aventureuses avec les vauriens du village qui, déjà grands, avaient élargi comme moi le théâtre de leurs distractions, en en raffinant et en compliquant aussi les éléments. Mais je me sentais chaque fois moins intéressé par mes camarades. Plus précoce que la majorité d'entre eux, j'étais attiré par les hommes faits dont les plaisirs me

paraissaient plus intenses, plus dignes de moi et c'est pourquoi on me voyait continuellement dans les cafés où l'on jouait aux cartes, aux combats de coqs, aux courses, dans tous les endroits où l'on s'amusait.

Mais cette agréable vie et mes innocentes amours s'interrompirent peu après. *Petit père*, inspiré par don Inginio, comme je le sus ensuite – et ici commence la réalisation de ses mystérieux projets – déclara un jour que l'enseignement de don Lucas était trop rudimentaire pour me préparer à l'avenir qui m'était réservé, et qu'il avait résolu de me faire entrer au Collège National de la province, antichambre de la Faculté de Droit, à laquelle il me destinait, ambitionnant de me voir un jour docteur, peut-être ministre, gouverneur, président ... Je me souviens qu'en me communiquant sa décision, il ajouta ces judicieuses considérations :

- *Le savoir ne tient pas de place Mais il n'y a pas que cela. A la ville tu te feras des relations intéressantes, grâce à mes amis, et une relation importante, une haute protection, valent plus dans la vie que tous les mérites possibles. De plus, que tu sois savant ou non, le titre de docteur te servira beaucoup. Dans notre pays, ce titre est une clef qui ouvre toutes les portes, surtout dans la carrière politique, où il est indispensable,*

quand on veut aller très loin et très haut. Quelques-uns se sont élevés sans l'avoir, mais au prix de grands sacrifices, parce qu'ils ne montraient pas cette patente de savoir que tout le monde respecte. De toutes façons, même si tu n'arrives pas à être docteur, tu auras toujours gagné, à la ville, de bonnes relations pour les moments difficiles et pour ton avenir, en faisant la connaissance et la conquête de ceux qui tiennent la queue de la poêle et peuvent « te faire sauter » quand tu seras en âge.

La résolution de mon père me déplut, car je prévoyais qu'une vie nouvelle quelle qu'elle fût ne vaudrait pas celle que j'allais quitter. Je m'opposai donc, de toute mon âme, protestai, allai jusqu'à pleurer, tendrement secondé par ma mère qui ne voulait pas se séparer de moi et pour qui mon absence équivalait à la mort, car j'étais le dernier lien qui la retint à la terre. Ma résistance, coléreuse ou affligée, selon les moments, fut aussi inutile que les supplications maternelles : *petit père* ne céda pas cette fois-là, tellement don Inginio l'avait convaincu profondément, avec, entre autres raisons, l'exemple de Vazquez envoyé à la ville quelques mois auparavant bien que sa famille n'eût pas les moyens de la nôtre.

- *Allons, ma chère Marie* – dit ironiquement mon père à maman qui insistait pour me garder à

son côté – *laisse le morveux devenir un homme ; attaché au bas de vos jupes, il ne sera jamais bon à rien.*

Ma mère se tut et se borna à continuer de pleurer dans les coins, habituée qu'elle était à se soumettre sans réplique à la volonté de son mari. Elle demanda et obtint, seulement, que je fusse mis dans une maison chrétienne où il n'y aurait pas de mauvais exemples, me jugeant, dans sa candeur, aussi blanc et aussi innocent que l'agneau pascal. Moi, pendant ce temps-là, j'allai alléger ma douleur dans le sein aimant de Thérèse.

Avec quel étonnement je vis qu'elle considérait mon exil comme un sacrifice pénible mais nécessaire pour mon bonheur ! J'eus presque envie de l'insulter lorsqu'elle me dit en zézayant avec les yeux pleins de larmes, dans son langage parfois indéterminé, que mon départ était pour elle un déchirement, que j'allais la négliger et qu'elle serait complètement seule, comme morte, dans le village, mais que, comme il s'agissait de mon bien, elle se consolait en pensant que lorsqu'elle me reverrait je serais devenu un personnage.

- *De plus – ajouta-t-elle –, la ville va te plaire beaucoup, tu vas t'amuser, tu vas oublier Los Sunchos et tes amis. Ce serait le pire ! – soupira-t-elle tristement –. Et quand tu y*

- prendras goût, tu ne voudras plus revenir !*
- *Ne sois pas sotte ! La seule chose que je voudrais ce serait de rester !*

Le jour du départ arriva. Quelques moments avant l'heure, je courus dire au revoir à Thérèse qui m'embrassa pour la première fois, spontanément, en pleurant, ayant perdu la fermeté qu'elle s'était imposée pour me donner du courage. Je fus ému sentant aussi pour la première fois que je l'aimais véritablement.

A la maison, *petite mère*, après une mer de larmes, renouvela la scène, la dramatisant jusqu'au spasme, et son désespoir produisit en moi une étrange sensation. Il ne fallait pas tellement exagérer, je n'allais pas mourir et il était possible, au contraire, que nombre d'agréables moments m'attendissent à la ville ... Le désespoir maternel eut la vertu de me rendre mon sang-froid.

Quand la diligence qui, trois fois la semaine, allait de Los Sunchos à la ville et de la ville à Los Sunchos s'arrêta à la porte de la maison, les notables du pays étaient là, venus pour la manifestation d'adieu : don Higinio Rivas, joyeux et plaisant ; l'intendant municipal don Socrates Casajuana, très grave et comme préoccupé de mon avenir ; le Président de la municipalité, don

Temistocles Guerra, protecteur envers moi, servile avec *petit père* ; le commissaire de police don Sandalio Suarez, qui, me tirant doucement l'oreille, eut l'amabilité de m'expliquer : « *A la ville, il ne faut pas être aussi chenapan qu'ici. Là-bas, il n'y a pas de petit père qui tienne.* » Je n'oublierai pas don Lucas qui crut de son devoir de faire l'éloge de mes dons intellectuels et de mon caractère, et de me prédire une série indéfinie de triomphes :

- *Ce jeune homme ira loin ! Ce jeune homme ira très loin ! Il sera une gloire pour sa famille, pour ses maîtres – entre lesquels j'ai l'honneur de me compter, quoique indigne –, pour ses amis et pour son pays ! Etudiez, Maurice, aucun poste si élevé soit-il ne sera inaccessible pour vous ...*

Ensuite, comme si ces prophéties étaient d'une réalisation imminente, il ajouta :

- *Mais quand arrivera l'heure de la victoire, n'oubliez pas l'humble village qui vous a donné naissance ; faites tout ce que vous pourrez pour Los Sunchos...*

- *Oui ! qu'ils nous apportent le chemin de fer, et ... et une petite banque !* – dit railleusement don Inginio.

Tous rirent au grand déplaisir de don Lucas qui voulait être pris au sérieux.

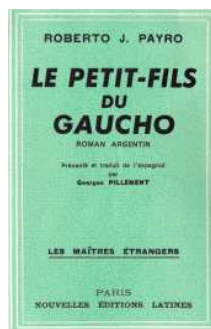
Isabel Contreras, le conducteur de la

diligence, montait entre temps nos bagages sur l'impériale la valise de *petit père* et deux ou trois valises pleines de linge, de bonbons et de gâteaux, en outre d'une corbeille avec des victuailles pour déjeuner en chemin. Beaucoup de poignées de main, *petite mère* m'embrassa en pleurant désespérément.

- *Allons, en route, il se fait tard !*

Papa et moi nous occupâmes la spacieuse banquette du coupé, il y eut quelques cris d'adieu, des recommandations et des commissions confuses, et la diligence se mit en marche avec un grand bruit de ferrailles, de coups de fouet, des sifflets des postillons et des aboiements des chiens, suivie à la course par une bande de gamins déguenillés qui l'accompagnèrent jusqu'au faubourg. Thérèse s'était mise à la fenêtre et, loin déjà, du fond de la rue de la Constitution, je vis encore flotter dans l'air son mouchoir blanc.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>